



JARDIN D'ÉBÈNE

Enfant, j'ai vécu là-bas. Juste au bout de la piste rouge, cahoteuse au fond de la Jeep; interminable sillon de sang séché s'étendant à l'infini à travers la savane, étroit et rectiligne.

Cette longue traîne de poussière qui, retombant lentement derrière le véhicule, obligeait mon père, lorsque nous allions en convoi, à laisser suffisamment d'espace entre notre voiture et celle de tête. Mais même ainsi, le nez protégé d'un foulard et munis de lunettes, casqués, nous prenions rapidement la couleur intense et vibrante de cette terre d'Afrique, cloquée de chaleur, et bientôt les rigoles de sueur sur nos fronts et nos joues couverts de latérite, les faisceaux de plis aux coins des yeux à cause de la réverbération, produisaient de terribles scarifications sur nos singulières faces d'hommes blancs. Comme j'aimais alors à les arborer, du haut de mes dix ans!

Je posais fièrement sous le regard impénétrable de mon père, les verres fumés de ses lunettes, celui plutôt amusé de maman, attendri. Je paradais, le buste bien droit, le menton relevé: un vrai petit explorateur...

C'était alors, par-delà le serpent rouge, le monde entier qui soudain venait à moi. Et mes parents, mon père surtout, n'était plus seulement mon père, mais un compagnon d'armes, alors que nous nous enfoncions dans la brousse épaisse, précédés par le rugissement du moteur et laissant retomber derrière nous cette longue crinière de feu.

L'entrée de notre territoire était signalée par deux énormes termitières se dressant de part et d'autre de la piste, tels les montants disparus d'un ancien portail de Maître. Par la suite, et de manière remarquable, quatre plus petites commencèrent à s'édifier, précisément aux quatre points cardinaux; des avant-postes pour nous surveiller, ou bien plutôt, ainsi que j'aimais à me l'imaginer, des citadelles de terre destinées à nous protéger des incursions des animaux sauvages. Ces fauves à qui il arrivait, aux dires des Noirs et de mon père, de venir roder jusqu'aux abords du périmètre dégagé autour de notre maison. Mais très certainement plus attirés par la proximité de la mare (seul point d'eau à des lieues à la ronde), que réellement en quête de proie. Peut-être aussi cédant à leur curiosité naturelle, farouche, pour ces animaux extraordinaires à la peau claire que nous devons représenter à leurs yeux de bêtes.

Toujours est-il qu'au crépuscule, lorsque le jour basculait d'un coup et que le grésillement des insectes faiblissait, allant parfois jusqu'à s'interrompre un instant avant de reprendre de plus belle (j'avais alors, tout particulièrement, l'interdiction formelle de m'éloigner seul), il m'arriva plus d'une fois de trembler voluptueusement à ce danger possible, me voyant déjà aux prises avec des monstres féroces, m'imaginant les

domptant à mains nues... Jusqu'à ce qu'un soir, je voie véritablement remuer les hautes herbes, physiquement, sur le passage de quelque animal mystérieux, dont je ne fis qu'entrevoir, dans un mouvement flou de fourrure, deux yeux cuivrés pailletés de soufre qui, néanmoins, me transpercèrent durablement.

Les graminées, effilées comme des lames, s'écartaient et se courbaient sous le ventre silencieux, reprenant leur place juste après le passage de la bête, mais pas encore tout à fait redressées; il subsistait alors comme la trace d'une hélice de navire sur l'océan.

Mon père, à son habitude en cette heure, se balançait dans son rocking-chair sous la véranda, sirotant un whisky. Comme je détournais une seconde le regard pour l'appeler et lui indiquer ce que je venais d'observer, déjà les herbes s'étaient immobilisées. A croire que j'avais tout imaginé. Leurs maigres plumets se balançaient innocemment dans le petit vent tiède du soir. Pourtant mon père m'envoya aussitôt à l'intérieur — fissa! Et plus tard, du fond de mon lit, je l'entendis en grand conciliabule avec Joseph, notre vieux et dévoué cuisinier noir. Au cliquetis caractéristique, je sus que mon père avait décroché le fusil du mur. Son « Mauser » qui conservait toujours, nettoyé et graissé, cette âcre odeur de poudre. J'avais déjà eu l'occasion de le prendre en main, sans pour autant tirer, mon père s'étant pour l'instant contenté de m'apprendre à viser. J'avais tout de même pu éprouver son poids de mort, et cela m'avait laissé une forte impression, qui n'était pas seulement due au métal et au bois dont il était

fait. J'avais senti un indéfinissable frisson me parcourir. Mon père s'en était-il rendu compte? Il avait promis en souriant de m'acheter une carabine légère à la première occasion, une « 22 long rifle » spécialement pour moi, même si maman semblait vouloir s'y opposer. Je ne m'inquiétais pas, je savais bien que je l'aurais. Mon père en avait pris l'engagement. Jamais il ne m'avait déçu. Sans compter qu'au bout du compte, ce n'était pas du ressort de maman. Après tout, c'était une histoire d'hommes.

Mais pour l'instant, je n'étais encore qu'un enfant. Ce soir-là, je mis un temps infini à m'endormir, guettant la détonation qui seule m'apaiserait. Elle tarda à venir. Je me souviens qu'aparavant, la porte s'était entrouverte sur les lourdes bottes de broussard de mon père, dans le rai de lumière; sa voix enrouée de fatigue: « Tu dors? » Ajoutant aussitôt, comme pour lui-même, un ton plus bas: « *Il* est parti, Joseph continue à veiller... » Mon père resta encore un instant sur le seuil, immobile et pétri d'obscurité, dans ses pensées. On l'aurait dit indécis, presque gêné, avec la lumière vive dans le dos, en ombre chinoise, agrandi et démesuré. Jusqu'à ce que la voix de maman se fraye un chemin depuis le salon: « Viens donc, tu vas finir par le réveiller... » Alors seulement, il fit volte-face. Mais juste avant qu'il ne disparaisse et que la porte ne me replonge dans le noir, je le surpris à effectuer de la main un signe saccadé que je sus être un geste de tendresse à sa manière, inaccoutumé. Sur quoi, je sombrais dans un sommeil heurté, peuplé du souvenir vif et précis d'autres nuits passées de la sorte où certains rugissements rauques, certaines cavalcades

ponctuées d'un hurlement terrible, ou pire encore d'un silence de plomb, m'avaient fait me recroqueviller sous la légère cotonnade, la fragile moustiquaire, fuyant ce carnage invisible.

Au matin, plus rien n'y paraissait. Tout autour de la ferme, les hautes herbes avaient repris leur balancement habituel, ce murmure indolent et envoûtant.

Malgré toutes mes recherches, je ne parvins à découvrir aucune trace, nulle empreinte suspecte. L'irruption du soleil de midi me contraignit à abandonner le terrain. Je me repliai dans ma chambre pour y somnoler entre deux lectures, vaguement, deux jeux de petits soldats. Au loin, me parvenaient la voix de maman et puis celle de Joseph, toujours chantonnant, occupé à préparer le repas. Ce bon Joseph qui bien souvent, me prenant en pitié, m'arrachait au désœuvrement qui régulièrement s'abattait sur moi, au risque de me liquéfier. Il m'entraînait alors avec lui à ses fourneaux pour m'apprendre à cuisiner, à l'africaine.

Mais entre deux piments et une igname, Joseph m'enseignait bien plus. Dans sa bouche, une salade qui s'était flétrie avec la chaleur prenait la saveur d'un poème zen: « Madame, la salade s'est endormie... ». Avec lui, les grands malheurs devenaient des petits, et les petits des riens du tout. Cher Joseph, qui en définitive m'apprenait à *accommoder* l'existence, ma solitude de jeune Blanc.

Nous nous apprêtions à passer à table, ma mère ayant déjà battu le tam-tam du rappel, lorsque retentit dans la cour le vacarme d'un moteur de voiture. Ce qui en soit était déjà

une surprise — un événement — vu notre isolement et le peu de visites qu'on nous rendait. Et beaucoup plus improbable encore : le hurlement d'une sirène !

Je me précipitai à l'extérieur, bousculant au passage mon père, qui ne me dit rien. Une fois le nuage incendiaire de poussière rouge partiellement retombé, nous découvrîmes une ambulance, le gyrophare tournant encore sur sa lancée. Elle semblait tout droit surgie de l'enfer. Un colosse barbu en jaillit, tel un diable de sa boîte. Ce fut alors, entre mon père et l'homme, une explosion de joie, un débordement. Je n'en revenais pas : mon père, habituellement si retenu dans ses gestes, voilà qu'il se jetait dans les bras de cet inconnu ! Tous les deux s'embrassèrent et se congratulèrent vigoureusement... Depuis le perron, les mains sur les hanches, maman avait observé la scène d'un air perplexe. On la sentait mi-figue, mi-raisin. Enfin, mon père et le barbu se séparèrent.

— Excusez-moi pour cette arrivée en fanfare, madame, je n'ai pas pu résister ; Henri, un vieux complice de votre époux...

Et il adressa à maman un clin d'œil engageant.

— Ah... c'est vous : le fameux Henri !

Elle s'essuya machinalement les mains sur le devant de sa blouse, acceptant la paluche hors du commun que celui-ci lui tendait.

— J'espère que je ne vous ai tout de même pas effrayés, avec ma sirène ?

— Pensez donc, ça nous a fait un peu d'animation. Vous savez, ce ne sont pas les distractions qui nous submergent, par ici. D'ailleurs, si cela ne tenait qu'à moi...

Elle en resta là, à ses sous-entendus, mais très nettement,

l'ami de papa s'en trouvait quelque peu embarrassé, le sourire grippé. On voyait bien qu'à présent, il ne savait plus trop quoi faire de la main de maman toujours dans la sienne et qu'elle tardait à retirer. A ce moment précis, comme par enchantement, le côté passager s'ouvrit. Une fillette blonde se faufila à travers le grincement de la portière. L'ami de papa en profita pour se libérer. Il avait retrouvé son large sourire réjoui. Il se frappa vigoureusement le front, tel un bûcheron une bûche. Il s'esclaffa.

— Sophie, « ma Sosso », viens vite là, ton vieux butor de paternel était en train de t'oublier ! Vous vous rendez compte ? Ma princesse, mon rayon de soleil...

Et comme papa lui jetait un drôle de regard, il ajouta, une écharde dans la voix :

— Sa maman nous a quittés l'année dernière...

Mais immédiatement, semblant s'ébrouer au sortir d'une eau trop froide, il s'avança vers moi :

— Et ça, c'est ton fils ? Un bien beau garçon que vous avez là, madame ! Comment tu t'appelles, mon grand ?

— Rodolphe, monsieur.

Je sentis alors la grosse main de « Monsieur Henri » me broyer l'épaule avec bienveillance. Et c'était exactement comme si c'était mon père, que je voyais juste derrière lui nous observant, qui l'avait fait lui-même.

— Nous allions passer à table, je suppose que vous n'avez pas encore mangé ? demanda maman.

Elle avait repris la direction des opérations.

— Non madame. Nous roulons depuis tôt ce matin, afin d'éviter la grosse chaleur.

— Parfait. Rodolphe, montre donc ta chambre à Sophie. Je rajoute deux assiettes. Et toi, en attendant, offre donc un verre à ton ami. Sers-m'en un aussi; pas trop tassé s'il te plaît...

Le gyrophare tournait encore dans mes pensées. Je m'approchai de l'ambulance. J'en fis le tour. Au passage, je laissais traîner les doigts sur la carrosserie roussie par la piste. Une fois de l'autre côté, j'en profitai pour jeter un coup d'œil à la dérobee.

Sophie n'avait pas bougé d'un pouce. Elle se tenait toujours plantée au milieu de la cour, les bras nus le long du corps, là où Monsieur Henri l'avait étreinte brièvement. Ses mains disparaissaient dans son dos. Je découvris qu'elle aussi m'observait avec ses grands yeux bleus électriques, comme du fond d'un épais buisson, sa volumineuse tignasse blonde. Deux purs éclats de lapis-lazuli. Je n'avais pas le souvenir d'en avoir jamais vu de pareils — et pour cause — chez mes petits camarades indigènes. Quelque chose en eux contredisait radicalement ce que le reste de son attitude semblait dénoter de timidité. Nos regards se télescopèrent. Je m'approchai.

— Elle est belle ton ambulance, moi aussi j'en ai une, dans ma chambre, en miniature. Tu veux que je te la montre?

— D'accord.

Et Sophie me suivit sans plus rien ajouter.

Elle n'avait pas l'habitude des chambres de garçon, elle furetait partout. Je dus tout lui expliquer: le château fort

avec son pont-levis qui pouvait s'abaisser et se lever, la lampe globe terrestre, le microscope... Puis je me mis à lui raconter notre ferme, mon ami Joseph, le danger omniprésent de tous ces fauves autour, la force et la vaillance de mon père — les miennes par la même occasion. Je lui parlai de la carabine qu'il allait m'offrir sous peu et des safaris « épatants » que nous ne manquerions pas ensuite de faire ensemble.

Sophie m'écoutait très sérieusement, assise sur le bord du lit. Mais voilà que maman toquait à la porte pour nous informer que nous passions à table; il me fallut, bien à regret, terminer là le chapitre de mes aventures. Je laissai en suspens mes exploits. Je redescendis le pont-levis.

Cependant, comme nous traversions le couloir, il se produisit une chose proprement stupéfiante! Sophie marchait juste derrière moi. Je l'entendis appeler doucement: « Rodolphe... » Je m'arrêtai, interrogatif, un peu surpris du ton de sa voix. Je me retournai. Elle avait pris entre ses doigts les pans de sa robe et posément, sans jamais cesser de me fixer droit dans les yeux ni pour autant sourire, bien au contraire, je la vis retrousser l'étoffe jusqu'au-dessus de sa tête, bras tendus. Centimètre après centimètre.

J'en restai bouche bée, parfaitement niais, découvrant ses tétons minuscules, la blancheur de sa petite culotte, éclatante, dans la pénombre du couloir. Et durant tout le temps que cela dura, elle y mit une lenteur calculée, qui pour autant n'avait rien d'aguicheur ni de vulgaire. (Plus jamais je ne retrouverai cela, une telle spontanéité, chez aucune autre femme, en dépit de mes nombreuses recherches.) J'étais pétrifié.

— Alors, les enfants, qu'est-ce que vous faites ? s'impatientait maman depuis la salle à manger.

A ces mots, Sophie relâcha l'ourlet de sa robe. Je le vis cascader jusqu'à ses genoux. Elle passa près de moi, *le plus naturellement du monde* : il ne s'était jamais rien produit...

Mais moi, je savais bien que si ! Désormais, j'étais comme Alice au pays des merveilles. Je suivrai le lapin blanc jusqu'au fond de son terrier.

Maman nous avait placés côte à côte, en bout de table, « les enfants », papa à sa droite et « Monsieur Henri », bien-tôt Henri tout court, en face d'elle. Je me souviens que le repas était excellent, mais le cœur et l'appétit n'y étaient pas. Je ne fis que chipoter la nourriture, malgré les regards insistants qu'elle me lançait. J'étais encore avec Sophie, au fond du couloir, dans cette troublante obscurité, tout ébaubi, tout ébloui par sa petite culotte. *Je n'en revenais toujours pas*. Sophie m'avait escamoté.

C'est à peine si je saisis incidemment, entre deux coups de fourchette dénués de conviction, que papa et son ami avaient travaillé ensemble sur la Gold Coast : les exploitations pétrolières. Il y avait de cela une quinzaine d'années, avant ma naissance. C'était une période de la vie de papa (maman ?) qu'en réalité j'ignorais totalement et qui, ne serait-ce que pour cette raison, aurait dû me passionner. Mais non, décidément, je ne parvenais pas à m'intéresser.

— Les enfants, si vous avez terminé de manger, vous pouvez sortir de table. N'oubliez pas de ranger votre serviette dans le rond, finit par dire maman.

Elle ne soupçonnait pas à quel point elle me libérait. J'entraînai Sophie sous la véranda. Ma décision était prise.

— Attends-moi là, je reviens tout de suite.

Je retournai sur mes pas. Je me glissai précautionneusement dans l'entrée, près du portemanteau : surtout ne pas faire craquer les lattes du plancher... Sur le mur, fixée à un clou, la grande machette de papa dans son fourreau en cuir, juste à côté du « Mauser ». Je dus me mettre sur la pointe des pieds pour parvenir à la décrocher. Je retins mon souffle. Je pivotai sur moi-même, déjà prêt à repartir dans l'autre sens. Je m'immobilisai. Joseph me fixait depuis le milieu du couloir. Je ne respirais plus. Mais Joseph se mit à sourire. Il avait tout compris, il ne dirait rien. Joseph et moi, nous étions amis. Il passa devant moi, le plateau à bout de bras. Les délicates tasses de porcelaine du service de mariage de maman s'entrechoquaient doucement.

Sophie m'attendait patiemment près du rocking-chair. Elle avait retiré ses sandalettes. Elle les tenait à la main. Je vis bien qu'elle coulait un regard appuyé sur la machette. « Chut... » lui intimai-je du doigt, lui faisant signe de me suivre.

Au moment où nous nous glissions sous la fenêtre du salon, accroupis, nous surprîmes les rires de nos parents — celui de maman, si gai que je compris qu'elle devait être légèrement pompette, ce qui la changeait agréablement de cette tristesse dans laquelle, depuis quelques mois, elle semblait inexorablement s'enfoncer — puis Joseph entra dans la pièce. Il annonça : « Madame, le café, il est servi. ». Avant d'ajouter, un peu sentencieux et bien à sa façon : « Pour

réveiller les souvenirs... Attention, y'a chaud!». Pas un mot à propos de la machette.

Je m'éloignai avec Sophie, le cœur soudain si léger, heureux pour maman et pour papa aussi ; remerciant silencieusement Monsieur Henri de sa visite inopinée. Nous les laissâmes à leurs bavardages, leurs vieilles histoires de forages, d'adductions et autres souvenirs pétroliers.

A cette heure de la journée, la chaleur était effroyable. Particulièrement au centre de la cour, complètement dégagée de toute végétation, qui se transformait alors en une bouillonnante poêle à frire. Pour la traverser, nous dûmes nous arc-bouter, les yeux réduits en une étroite fente, luttant contre les puissantes vagues de chaleur qui nous assaillaient de toutes parts. Elles nous léchaient la peau à la limite de la brûlure. Je visai au plus court les hautes herbes juste devant nous, telle une promesse indicible de fraîcheur. Parvenu à la lisière, je marquai un temps d'arrêt. Je fis glisser la machette hors de son fourreau, la lame à double tranchant.

— Tiens, dis-je en tendant à Sophie l'étui de cuir flasque. Reste à côté de moi.

Sans plus attendre, je franchis le dense rideau d'herbes, de la même manière que j'aurais pu traverser une cascade, sachant trouver derrière une grotte, absolument invisible depuis l'extérieur. Nous fûmes aussitôt immergés dans un jour semi-aquatique et miroitant, fait d'une multitude d'ombres et de violentes taches lumineuses produites par les faisceaux d'herbes entrecroisées. Puis nous prîmes conscience

du formidable grattement sonore, ce fourmillement d'insectes, qui venait de se refermer sur nous.

Afin de ne pas marquer notre passage, j'évitai de trancher les longues tiges dont certaines nous dépassaient de plus d'une tête, me contentant de les écarter du plat de la lame, à droite, à gauche. Après quelques mètres, toujours silencieuse, Sophie empoigna ma main libre pour ne plus la lâcher. J'eus une fraction de seconde d'hésitation : moi aussi, je ne pouvais m'empêcher de me représenter tous ces fauves sanguinaires que j'avais si complaisamment évoqués juste avant le repas, lorsque je faisais encore le fanfaron, bien à l'abri dans ma chambre.

Mais l'ombre de mon père marchait à mes côtés. Je repris courage. Je raffermiss mon emprise sur le manche de la machette. Désormais, quoi qu'il advienne, j'étais le plus féroce des indomptables guerriers Massais. Je restai souverainement indifférent à la sueur que je sentais dégouliner sur mon front et dans mon dos : Joseph aurait été fier de moi !

Je nous revois : notre émouvant enthousiasme tandis que nous nous enfoncions résolument (bien qu'un peu effrayés, mais justement !) dans le bruissement hypnotique des herbes, précédés par ces gerbes d'éclairs qu'au hasard des jeux du soleil l'acier bleuté de la lame lançait dans l'air en palpitant. A droite, à gauche.

Bientôt, je jugeai que nous étions suffisamment éloignés. Je me mis à faucher vigoureusement autour de nous. Les tiges sèches, se frappant l'une contre l'autre, produisaient comme le bruit d'une averse sur une bâche. Je ne m'arrêtai

que lorsque j'eus dégagé un périmètre suffisant pour que nous puissions nous étendre. A nouveau inquiets, à cause de notre raffut, nous redoublâmes de silence.

Sophie s'était assise. Je fichai la machette dans la terre rouge où elle resta en vibrant un peu, étrange soc de charrue, la poignée à portée de main. Je rejoignis Sophie. Je plongeai dans le vide, au centre de son regard. Je tombai à genoux et mon cœur, d'un coup, plongea au fond de ma poitrine. Encore une fois, elle m'adressa ce regard grave et ardent qu'elle avait eu dans le couloir, presque solennel et pourtant si simple. Que je ne pourrais oublier.

Tous les deux, nous savions. Nous n'attendions que cela. Sans hâte ni exagération, elle souleva légèrement les fesses. Elle libéra l'arrière de sa robe, les yeux rivés aux miens, et je crois bien que j'avais complètement oublié cette faune sauvage qui, tout à l'heure encore, m'inquiétait tant. D'un seul battement de cils, Sophie venait de terrasser mes dernières frayeurs. Tranquillement, elle remonta en le roulant le tissu jusque sous le menton. Elle resta ainsi de longues minutes, découverte, à n'en plus finir, me fixant toujours de ses grands yeux immobiles et cependant mouvants comme une eau. Puis elle se laissa glisser en arrière, dans le roulis. Ses cheveux se répandirent sur le lit de graminées fauchées, tout en douceur, en ondulations soyeuses sur les baguettes dures.

Dans mon trouble, je pataugeai jusqu'à elle. Je barbotai. Son joli petit ventre doux, à la fois frais et tellement brûlant que je craignais presque qu'il ne se consume de l'intérieur. J'y posai la tête, je m'y accrochai.

Et partout, alentour, les herbes immenses ondoyaient;

s'élançant vers le ciel, semblaient vouloir éventer jusqu'aux nuages dans leur course. J'avais le cœur qui me tournait. Mais Sophie déployait sa robe, elle m'en recouvrit le visage et voici que j'étais alors *parti*. En un lieu où le jour n'était pas vraiment le jour, diffus et coloré, et où le temps ne signifiait plus grand-chose. Désormais, j'étais sur sa courbe. Je franchissais ses espaces, suivant ses latitudes. Je m'arrêtais sur son tropique. Sophie. Le tissu tendu et frémissant de sa robe au-dessus de moi. Je remontais à sa source. A la découverte. Je bivouaquais dans sa savane. Je me roulais dans son odeur, emporté par le balancement des hautes herbes...

— Sophie? Rodolphe? Où êtes-vous les enfants?... Revenez tout de suite!

Le lendemain matin, malgré l'insistance de papa pour le voir prolonger son séjour chez nous, Monsieur Henri nous annonça qu'il repartait sans plus tarder: il ne pouvait même pas rester pour déjeuner. Il n'avait rien dit, la veille au soir, de peur de gâcher leurs retrouvailles. Il était désolé. Normalement, il n'aurait même pas dû rester dormir. Il avait déjà fait un détour pour passer nous voir alors qu'il était en retard. A présent, il fallait vraiment qu'il y aille. On l'attendait, quelque part sur la côte. C'était comme ça. Il ne pouvait en dire plus...

— Je comprends, répondit finalement mon père.

Et tout était dit. Ils se donnèrent l'accolade, les muscles de leurs bras gonflés par l'intensité de l'étreinte. Ils s'écartèrent vivement, comme frappés d'électricité statique, leurs yeux chargés d'émotion contenue. Ils savaient que ce n'était pas un simple au revoir.

À ce moment-là, Sophie s'avança. Elle m'embrassa brusquement sur la joue, à moitié sur les lèvres. Comme si elle avait voulu me mordre, à la commissure. Elle s'engouffra à l'intérieur de l'ambulance, un peu trop raide sur son siège. Le regard obstinément fixé droit devant elle, vers la piste, aux portes de la cour, qui commençait déjà à onduler sous l'assaut des premières vagues de chaleur. Exceptionnellement, mon père avait à son tour posé une main sur mon épaule. J'éprouvai son poids. Nous restions figés au milieu du terre-plein. Tandis que maman, légèrement en retrait sous la véranda, essayait un filet de sueur qui dégoulinait sur son front. Et moi aussi, je sentis bien que je ne reverrais plus jamais Sophie!

Enfin, dans un dernier hurlement de sirène, que Monsieur Henri aurait très certainement voulu joyeux — mais qui me déchirait le cœur! —, le gyrophare comme fou, nous les vîmes disparaître dans un épais nuage de poussière rouge. Il n'en finissait pas de retomber sur nous, tel le signe funeste d'une plus grande séparation à venir.

Car je l'ignorais alors, mais je n'en avais plus que pour quelques mois d'Afrique! Bientôt, maman allait brutalement décider de nous rapatrier, abandonnant mon père à ses rêves africains, son cœur noir, ses envoûtements. Désespérée, elle le laissait en tête à tête avec lui-même, sur place, à sa sauvagerie. Du moins, Joseph resterait-il pour veiller dans l'ombre. Elle lui confiait mon père, ainsi qu'à Dieu. Nous partirions donc: l'Europe, la France. Écartelés. Cette interminable traversée en bateau qui m'arracherait à mon père. Adieu!

Mais finalement, par un singulier raccourci, cette *voie d'eau* devait me mener directement de l'enfance à l'état d'homme, celui de ma mère — par défaut. Désormais «son petit homme», ainsi qu'elle-même ne cesserait de me le répéter. Si bien que je finirais presque par le croire.

o

Et aujourd'hui, me voici à l'âge qu'avait mon père lorsqu'il m'embrassa pour la dernière fois sur le quai encombré de caisses éparses, qu'il m'ébouriffa les cheveux. Je n'avais pas eu une larme. Je refusais de m'accorder ce réconfort. En aucun cas! J'en aurais éprouvé bien trop de honte.

Je serrais mes petits poings au fond des poches de mon short, les ongles féroce­ment enfoncés dans les paumes. Jusqu'au sang. Je m'endurcissais. Sans même y prendre garde, j'avais déjà enfilé ses lourdes bottes cloutées de broussard, à la haute tige de cuir aussi raide qu'un métal que depuis lors je n'ai jamais déchaussées. J'avançais dans ses traces.

Je nous revois un peu plus tard, maman et moi, sur le pont supérieur, dans le mugissement désespéré des grandes cheminées du cargo, environnés d'une épaisse fumée noire qui tourbillonnait en une cendre brûlante, nos visages côte à côte, avec peut-être quelques larmes amères et sournoises se mêlant aux scories.

Puis, péniblement, le bateau s'arracha au môle dans un long grincement de toute sa structure. Un dernier coup de corne résonna lugubrement au milieu du vol des mouettes qu'on aurait dit saoules de chaleur. Il sonnait le glas de

cette époque de ma vie. Je regardai s'amenuiser les côtes d'Afrique, jusqu'à ce qu'elles ne soient plus qu'un souvenir. C'en était fini de ce temps entre hommes, avec mon père, qui néanmoins me marquerait à jamais.

Le cœur serré et douloureux, maman nous ramenait vers l'ancien monde. Il se trouvait si loin dans ma mémoire que c'était à peine si je m'en souvenais : sa famille dans le sud de la France, Nice, le Marché aux fleurs, la Promenade des Anglais. Une vie en sucre candi, désespérément prévisible, sirupeuse jusqu'à l'écoeurement, avec à peine un nuage de lait à l'ombre des oliviers, sans plus aucun piment... J'avais tout à réapprendre. C'était irrémédiable, mon existence bascula d'hémisphère.

Mais s'il m'arrive de repenser à mon père, de loin en loin, c'est sans nulle tristesse ni ressentiment, quand bien même, durant toutes ces années, il n'a jamais cherché à donner le moindre signe de vie. Pas même à l'occasion de la mort de maman. Je sais pourtant qu'il en a été informé par le notaire chargé de la succession, car apparemment maman, j'ignore comment, n'avait jamais complètement perdu sa trace. J'aurais donc pu apprendre son adresse et chercher à renouer le contact. J'ai préféré rester dans l'ignorance. Ce qui a surpris et même attristé l'officier public, je l'ai bien senti. Cependant, il a respecté mon souhait ; tout comme je respecte celui de mon père : son silence et la distance qu'il a choisi d'instaurer entre nos vies. Son territoire de liberté. N'en suis-je pas moi-même venu à préférer humer le vent loin du reste de la meute ?

Non, il ne me manque pas. Aussi surprenant que cela puisse paraître. Je ne lui en veux pas. Je le comprends. Nous sommes de la même race. Hier comme aujourd'hui. Deux vieux mâles solitaires, à la panse alourdie et aux crocs émoussés (même si j'aime à le croire, encore capables de terribles carnages) qui parfois cherchent à secouer leur crinière grisonnante et clairsemée...

Je crois même, plutôt que de savoir où il vit réellement, quelle a été son existence depuis lors, que je préfère infiniment l'imaginer *quelque part*, sans autres précisions, en un lieu perdu à l'autre bout de la terre. Son visage encore plus sauvage et buriné, couturé de profondes rides, cerné de lueurs. Peut-être même flanqué de son vieil ami Henri, lancés tous deux dans quelque entreprise hasardeuse, comme du temps de leur jeunesse, roulant à tombeau ouvert sur une piste défoncée, au volant de cette vieille ambulance déclassée aux ailes à présent cabossées ; le gyrophare toujours hurlant, à en devenir sourd...

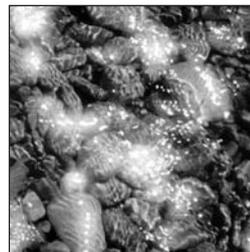
Pourtant, si je ne regrette rien, il me faut confesser une tardive faiblesse. Parfois, de plus en plus souvent, mes pensées s'en retournent au milieu des hautes herbes.

A nouveau, j'écarte les tiges sèches. Je sens sur mon visage glisser leurs maigres épis, un peu rugueux. Cette vague de chaleur, haletante, qui me saisit au creux de la poitrine, je ne l'ai pas oubliée. Elle ne m'a jamais quittée. Sophie est toujours là. Unique. Elle affleure à mes paupières. Sa main juste dans la mienne, la remplissant *idéalement*. Elle ne m'a jamais lâchée, jusque dans les bras attendris et indulgents de ces femmes qui n'auront fait que passer.

Encore une fois, je m'allonge à ses côtés. Je pose la tête sur son petit ventre qui se creuse doucement comme une argile meuble et fraîche ; sous ma nuque, les quelques centimètres carrés, préservés, de coton. La vasque secrète de son nombril. Et tout redevient si simple, tellement évident. Dans le frou-frou des grandes herbes, ce doux vacillement. J'y retourne : au temps de l'innocence. Je ferme les yeux...

Sophie n'en finit pas de remonter sa robe. Elle me ramène en ce temps bienheureux où tout commençait, la vie était devant moi, le rideau ne faisait que s'entrebâiller sur le bruissement du monde. Pris dans le balancement, bercé par le tremblement imperceptible de ses lèvres. Cette lointaine mélopée, envoûtante. Mon Afrique. Au milieu des hautes herbes. En mon jardin d'ébène.

Juste avant la chute.



LE CADEAU

Vous avez longuement hésité, que lui offrir ? Un bouquin ? Pourquoi pas. Mais quel genre ? Quel auteur ?

Vous êtes loin d'être certain de ses goûts, en la matière. Sans compter qu'en admettant même que vous ayez la main heureuse, elle risque fort de l'avoir déjà lu. Et puis un livre, c'est tellement convenu, finalement.

Qui n'a pas chez lui un de ces romans reçu à l'occasion d'un anniversaire et pour lequel, sur l'instant, on est allé jusqu'à feindre l'enthousiasme. On a remercié chaleureusement : « Super, j'adore ! Je ne l'avais pas encore lu... » Mais depuis on ne l'a pas ouvert. De toute façon, à peine déballé, on savait déjà pertinemment qu'on ne le ferait jamais. Ça n'a pas changé. On n'en a aucune envie, mais alors pas la moindre. Rien à foutre ! Ce bouquin, il nous fatigue d'avance. Aucun intérêt.

Mais quoi : on n'allait tout de même pas le refuser. Après tout, c'est l'intention qui compte... D'ailleurs, il finira peut-être par trouver une utilité, coincé entre deux Bottins téléphoniques et un programme télé, si d'aventure le pied